



Du 23 au 27 novembre 2010

LE GARÇON DU DERNIER RANG

de Juan Mayorga

Mise en scène Jorge Lavelli

“ Il s’assied au dernier rang (...). C’est la meilleure place. Personne ne te voit, mais toi, tu vois tout le monde.”

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

LE GARÇON DU DERNIER RANG

De Juan Mayorga

Texte français *Jorge Lavelli* et *Dominique Poulange*

Mise en scène *Jorge Lavelli*

Avec :

Pierre-Alain Chapuis – Germain

Christophe Kourotchkin – Rapha père

Nathalie Lacroix – Esther

Sylvain Levitte – Claude

Marie-Christine Letort – Jeanne

Pierric Plathier – Rapha

Collaboration artistique – *Dominique Poulange*

Collaboration scénographique – *Pace*

Lumière – *Jorge Lavelli* et *Gérard Morin*

Son – *Jean-Marie Bourdat*

Costumes – *Fabienne Varoutsikos*

Durée : 2h

Création en mars 2009 au Théâtre de la Tempête – La Cartoucherie

Compagnie Le Méchant Théâtre, avec la participation artistique du Jeune Théâtre national

Production

Acte 2

Compagnie Le Méchant Théâtre

Contact :

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

Le garçon du dernier rang	5
Un regard aigü et déstabilisateur	6
Juan Mayorga	7
Entretien avec Juan Mayorga	8
Jorge Lavelli	11
Les échos de la presse	12
Calendrier des représentations	14

“Germain lit une feuille manuscrite qu’il corrige au feutre rouge (...). Ce qu’il lit le fait d’abord rire puis l’indigne. Il met un zéro à la copie (...) et en prend une autre (...) met un deux sur la copie et la donne à Jeanne.

Germain : Je ne leur ai pas demandé de composer une ode en alexandrins. Je leur ai demandé qu’ils me racontent leur week-end. Pour voir s’ils arrivent à articuler deux phrases. Eh ben non, ils ne savent pas. J’ai essayé de leur expliquer la notion de point de vue. Mais avec eux, parler de point de vue, c’est comme parler à un chimpanzé de mécanique quantique.”

“Elle est plus grande que ce que je supposais ; ma maison y entre au moins quatre fois. Tout est propre et bien rangé. (...) Juste au moment où j’allais retourner vers Rapha, une odeur retint mon attention : l’odeur si singulière des femmes de la classe moyenne. (...) Là, assise sur le sofa, feuilletant une revue de décoration, je découvris la maîtresse de maison. Je la fixai jusqu’à ce qu’elle lève les yeux dont la couleur s’accorde avec celle du sofa. ”

Extrait de la copie de Claude, décrivant la maison de son ami Rapha.

LE GARÇON DU DERNIER RANG

Un professeur de lettres corrige les copies ennuyeuses de ses élèves. Un seul d'entre eux, discret, qui préfère la place du dernier rang, attire son attention. En faisant intrusion dans la vie familiale de l'un de ses camarades de classe, il fait preuve d'un sens aigu de l'observation, jusqu'à un certain voyeurisme qui inquiète l'épouse du professeur alors que lui s'enthousiasme pour le talent de narrateur de son élève. Il l'encourage dans la poursuite de son feuilleton pénétrant l'univers de cette famille de classe moyenne embourgeoisée.



Photo : Laurencine Lot

En un jeu subtil, la fiction et la réalité se mêlent jusqu'à se confondre. Le pouvoir de l'écriture dont le jeune élève ressent les effets va lier les deux hommes jusqu'à la frontière du réel dans une énigmatique variation sur le thème de la manipulation et de la rivalité. La confrontation s'intensifie lorsqu'elle fait irruption dans la vie privée de l'enseignant devenu à son tour sujet du travail de son élève. Jusqu'où ira le garçon du dernier rang dans sa tentative de faire intrusion dans la réalité ? Pour restituer l'univers troublant et virtuose de l'auteur espagnol Juan Mayorga, Jorge Lavelli choisit un plateau aussi vierge qu'une page blanche. Un rideau de perles, quatre chaises rouges et une lumière chaude et intime forment l'écrin d'une mise en scène magistrale dans laquelle se croisent le professeur, sa femme, l'apprenti écrivain et les trois membres de la famille qu'il a pris pour cible.

Dans ce vide ostentatoire, les acteurs glissent du récit à l'action et du réel à l'imaginaire. La mise en scène investit les multiples facettes de l'écriture. C'est le désir de faire découvrir cet auteur en France qui a poussé Jorge Lavelli à faire sortir de l'ombre ce garçon du dernier rang, pour nous faire découvrir une écriture dramaturgique brillante et caustique, mais toujours fondée sur une étude aigüe des contradictions de notre société. Jorge Lavelli a 79 ans, Juan Mayorga 45. Leur rencontre est d'une formidable jeunesse et nous révèle un auteur majeur.

UN REGARD AIGÜ ET DESTABILISATEUR

La pièce, *Le Garçon du dernier rang*, laisse paraître les traits spécifiques ou emblématiques de l'écriture de Mayorga. Un point de départ innocent, voire banal, va mettre au jour l'attitude complexe d'un adolescent, aussi attentif au réel qu'aux arrière-plans des comportements humains. Curiosité et créativité s'unissent en lui et le portent à une quête audacieuse qui va renverser le cadre de la réalité, bouleverser l'ordre établi, contaminer l'entourage et réveiller rêves, frustrations, ambitions inavouées, libertés entravées...

Plus la curiosité et la littérature se heurtent à l'interdit, plus s'ouvrent de nouveaux espaces aux esprits intrépides. Il s'agit ici de sillonner ces zones prohibées. La bonne foi et la révélation du cynisme au quotidien se conjuguent, tout comme la fragilité des sentiments et l'ennui qui recouvre le sérieux du monde. La manipulation peut certes se retourner contre le joueur: la vie culturelle, politique et sociale nous le prouve chaque jour. La tentation de manipuler l'autre, de sentir que sa propre sphère d'influence s'étend est, chez Mayorga, comme une «règle d'or». Peut-on se délivrer de cette emprise ? Sûrement pas : le goût et la recherche du danger font partie des plaisirs de l'homme... Vivre dangereusement se révèle être un art et quand l'imaginaire se met au service de l'aventure, c'est un labyrinthe de possibilités qui s'ouvre et le théâtre permet de l'explorer.

Tout chemin dramaturgique n'est pas un jeu de piste balisé, certifié praticable. L'écriture de Mayorga multiplie les points de vue, balaie toute certitude. La liberté de la composition, la précision dans le dessin, le contraste des situations permettent une véritable radioscopie sociale et politique des personnages. Mais la savante construction de l'œuvre se pare aussi d'humour. Et si l'existence nous enseigne que l'art sait aussi construire nos pensées, le théâtre, dans ses retranchements, peut aider à trouver le chemin. À l'utilitaire, le théâtre de Mayorga oppose le salutaire.

Jorge Lavelli



Photo : Laurecine Lot

JUAN MAYORGA

Juan Mayorga est né à Madrid en 1965. Il obtient une licence de philosophie et de mathématiques en 1988, et poursuit ses études de philosophie à Berlin et à Paris. En 1997, il devient docteur en philosophie avec une thèse sur le penseur allemand Walter Benjamin. Il se met à enseigner les mathématiques à Madrid et à Alcalà de Henares, et depuis 1998, il est également professeur de dramaturgie et de philosophie dans l'école royale supérieure d'art dramaturgique de Madrid. Il est membre fondateur du collectif théâtral El Astillero et membre du conseil de rédaction des revues *Primer Acto* y *Acotaciones*.

Il a écrit plusieurs articles sur les différents aspects de l'art théâtral et son œuvre a été traduite en de nombreuses langues : en français, en grec, en anglais, en italien, en portugais. Il a entre autre obtenu le Prix Ojo de la critique de la saison 1999-2000 et le prix Celestina du meilleur auteur de la saison 1999-2000 pour *Lettres d'amour à Staline*. Parmi ses plus grands textes, on peut citer *Sept hommes bons*, *Plus de cendres*, *Chemin du ciel*, *Hamelin*, qui reçut le prix Max 2006 de la meilleure pièce, *Parole de chien*, *Job* et des textes théâtraux courts comme *Femmes sur la corniche* ou *Méthode Le Brun pour le bonheur*.

Il met en scène *La visite de la vieille dame* de Friedrich Dürrenmatt pour le Centre Dramatique National, ainsi que le *Grand Inquisiteur* de Féodor Dostoïevski.

Il rédige *Le garçon du dernier rang* en 2006 et participe à des ateliers de travail sur le texte avec Jorge Lavelli courant 2008.

ENTRETIEN AVEC JUAN MAYORGA

Irène Sadowska Guillon - Vous avez participé à l'atelier de travail sur *Le garçon du dernier rang* dirigé par Jorge Lavelli au printemps 2008. Que retirez-vous de cette mise à l'épreuve du texte ? Quel nouvel éclairage a-t-elle apporté à la lecture de l'oeuvre ?

Juan Mayorga - Pour moi, c'était une expérience fabuleuse : travailler sur *Le Garçon du dernier rang* et dialoguer avec Jorge Lavelli et les 15 acteurs français qui ont participé à cet atelier. J'ai été fasciné par le sens exceptionnel du théâtre de Lavelli, c'est un grand artiste. J'ai tiré de ce travail deux conclusions immédiates pour le texte. D'une part la capacité de Lavelli, simplement avec le jeu de l'espace et les relations des acteurs dans le lieu, de créer quelque chose d'extrêmement fort en restituant la juxtaposition et la continuité, ce qui est constitutif et fondamental du texte. Dans la pièce, la continuité du récit de Claude, le garçon du dernier rang, constitue une scène unique fragmentée qui est la somme de plusieurs espaces-temps. J'essaye de rendre dans le théâtre le côté magique de la narration romanesque qui permet de changer d'espace et de temps en un instant. Lavelli a exploré magistralement les possibilités qu'offre le théâtre de contenir dans un même espace divers espaces-temps. Il a fait apparaître des situations théâtralement fascinantes comme, par exemple, celle où l'on voit simultanément deux plans : la famille bourgeoise de Rapha et le professeur et sa femme qui les observent. Ce qui est important dans la pièce c'est la perspective : le récit qu'on voit sur scène du point de vue du garçon qui fait l'objet du regard du spectateur. D'autre part, les 15 acteurs de l'atelier étaient répartis en trois équipes. Dans l'une, tous les personnages étaient joués par des acteurs jeunes, ce qui faisait apparaître des choses intéressantes. C'est banal par exemple que Germain, professeur de 55 ans en fin de carrière, soit un homme fatigué par le poids de sa charge professionnelle mais si c'est un professeur fatigué de 30 ans, joué par un jeune acteur, cela pose des questions d'un autre ordre. De même le couple, le professeur et sa femme, joués par deux actrices prend un sens particulier. À plusieurs égards cet atelier, humainement très riche, a été pour moi une découverte des « mystères » du théâtre auxquels je n'avais pas pensé dans l'écriture du texte, que l'imagination du metteur en scène et des acteurs amènent à des endroits imprévus.

Dans *Le Garçon du dernier rang*, vous explorez la relation complexe, perverse, qui s'établit entre maître et disciple pour aboutir au meurtre symbolique du premier...

J. M. - Se référant au modèle du roman d'apprentissage initié en Allemagne par Goethe dans *Les Années d'apprentissage de Wilhem Meister*, la pièce en prend le contre-pied. Elle est une sorte de « Bildungs-drama » postmoderne où je pars de la

réalité de notre temps pour explorer les zones obscures, les contradictions et les rapports de manipulations réciproques, de prédation dans la relation professeur-élève. On est loin ici de la vision hollywoodienne d'un professeur qui se charge de l'éducation d'un gamin à problèmes, découvre son talent exceptionnel et à la fin, tous les deux sont gagnants. Dans ma pièce, à mesure que l'élève apprend et se révèle, il est dans une permanente tentative de tuer le maître. Ce sont deux solitaires, deux outsiders. Germain, le professeur, a choisi l'enseignement par vocation, par amour de la littérature qu'il veut partager avec ses élèves. Après des années d'efforts, il est déçu et fatigué par la nullité, l'ignorance arrogante de ses élèves qu'il ne comprend pas. Il s'exile dans la littérature. Il a une meilleure relation avec les livres qu'avec les personnes, y compris sa femme. Et il y a ce garçon du dernier rang qui vit les problèmes d'une famille déstructurée. La rencontre de ces deux êtres qui ont la même fascination pour la littérature, l'art, la capacité d'observation et d'imagination, débouche sur une relation chargée de violence souterraine, d'ambiguïtés, de contradictions. Cette relation peut donner lieu à des interprétations particulières. Le metteur en scène argentin Leonardo Goloboff, qui a créé cette pièce à Tucuman en Argentine, m'a dit que beaucoup de psychiatres et de psychanalystes sont venus voir le spectacle qui les a énormément intéressés. Si bien qu'on parle depuis dans le milieu des psychiatres à Tucuman du syndrome du garçon du dernier rang pour désigner un type d'adolescent issu d'une famille disloquée, agressif, manipulateur mais doué, qui est à la recherche d'un père et d'une mère.

Cependant le parasitage de la famille de Rapha et du couple du professeur par Claude n'est pas réductible à la quête de la mère dans la mesure où il implique aussi une relation à deux hommes et qu'il a pour finalité l'écriture...

J. M. - Claude s'est réfugié dans un cynisme d'adolescent. Il parle de l'absence de sa mère avec ironie et une certaine suffisance, comme quelqu'un qui pense dominer la situation. En même temps, il s'en sert pour provoquer la compassion, un sentiment de protection chez Esther, mère de Rapha. Il cherche à séduire à la fois par la parole, l'écriture (le poème adressé à la mère de Rapha, son récit lu par Jeanne, la femme du professeur), par l'attention et la compréhension qu'il témoigne aux deux femmes et par sa propre fragilité qui peut être attirante. Dans la mesure où il s'agit de deux femmes mûres, on pourrait certes penser à la recherche de la mère. Le défi de Claude est plus complexe. Dans son rapport aux deux hommes, le père de Rapha et le professeur, il y a un défi au rival masculin mais aussi un défi à la littérature. En écrivant le poème à la mère de Rapha, Claude sait que les mots ont le pouvoir de transfigurer une femme banale en une personne extraordinaire. Il vit dans la fiction littéraire qu'il a créée et s'y laisse entraîner.

Contrairement à ce qu'il a prévu, il finit par devenir amoureux de la mère de Rapha qu'il avait méprisée avant car, à l'observer de plus près, il se rend compte qu'elle

mérite l'affection, voire l'amour. Il éprouve probablement de l'affection pour Jeanne, la femme du professeur, traitée par celui-ci avec froideur et un certain mépris. Tout cela fait partie de la complexité du personnage de Claude, cynique, égoïste et, en même temps, ayant besoin d'amour et capable d'en donner. Je pense que le propre du théâtre est de créer des situations paradoxales et contradictoires chargées de matières qu'on ne peut réduire à une définition.

Peut-on qualifier de voyeurisme l'attitude de Claude qui s'infiltré dans la vie des autres pour en faire de la littérature ?

J. M. – C'est une sorte de regard sur la vie des autres qui est propre à la littérature, à la démarche artistique. À la différence d'un voyeurisme vulgaire, il y a le "voyeurisme" de Flaubert, la force de son regard quand il pénètre la vie et la douleur de Madame Bovary. Quand Jeanne regarde la famille de Rapha à travers le récit de Claude que lui transmet Germain, il se produit une chaîne de déplacements du regard. Alors que Germain est un lecteur critique, intervenant dans l'écriture, Jeanne est à la fois une voyeuse et la première lectrice normale, comme n'importe qui. Elle est la seule à voir dès le départ le danger de ce voyage à travers la littérature et l'intimité des vies des autres, initié par Claude, partagé avec Germain et finalement avec elle-même.

Au-delà des nombreuses références littéraires à *Madame Bovary* de Flaubert, au "work in progress" de Joyce, il y a celle à la mise en abyme de *Don Quichotte*. Claude est un écrivain, il domine et met en scène sa fiction littéraire dont il est lui-même protagoniste...

J. M. - Il y a une part de Don Quichotte dans chacun des personnages qui vivent tous dans leurs fantasmes, dans leur propre microcosme : des affaires fumeuses avec les Chinois pour le père de Rapha, la décoration de la maison pour sa femme, la performance sportive pour Rapha, le marché de l'art contemporain pour Jeanne, la littérature pour Germain. Pour Claude, la création littéraire est un outil de conquête et de domination. C'est un écrivain qui sait ce qu'il construit mais la fin de son récit n'est pas celle qu'il a prévue. Le point final, c'est la gifle que lui donne le professeur et qui marque la rupture entre eux. Ce geste de violence d'un mari humilié est en même temps une victoire de l'élève qui oblige ainsi le professeur à sortir de son rôle de maître. De sorte qu'ils sont maintenant à égalité. Claude est à la fois le personnage et l'auteur du *Garçon du dernier rang*. En ce sens, il s'agit en effet d'une mise en abyme radicale à la manière de *Don Quichotte*. La pièce est une mise en scène de l'écriture, elle s'écrit dans le temps de la représentation.

JORGE LAVELLI

Metteur en scène et directeur de théâtre argentin, naturalisé français en 1977.

Né à Buenos Aires, Lavelli rejoint, comme comédien, certaines compagnies indépendantes très actives de sa ville natale. Il vient ensuite à Paris pour suivre les cours de l'école Charles Dullin – où il rencontre Vilar – et de l'école Jacques Lecoq. C'est dans le cadre de l'Université du Théâtre des Nations (actuel Théâtre de la Ville, à Paris) qu'il monte son premier spectacle : *le Tableau*, d'Eugène Ionesco.

Ses premières réalisations, plus spécialement orientées vers un théâtre de recherche et de création, explorent le répertoire contemporain. Premier prix au concours des Jeunes Compagnies dramatiques en 1963, il révèle en France Gombrowicz avec la pièce *Le Mariage* (1963), puis avec *Yvonne, princesse de Bourgogne*. Jorge Lavelli est très éclectique dans le choix des textes qu'il monte : il se place sous le double signe du répertoire contemporain et de la fidélité. Il monte Arrabal, mais aussi son « frère » Copi, qu'il fait découvrir avec *l'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* (1973), puis *Les Quatre Jumelles* (1974) et *La Nuit de Madame Lucienne* (1985).

Dans ses mises en scènes d'opéra, dès 1975 avec *Idoménée* de Mozart – l'une de ses plus belles réussites – il n'hésite pas à « dépoussiérer » et à réactualiser l'œuvre. Il présentera ensuite plusieurs œuvres du répertoire contemporain sur des scènes internationales : de l'Opéra de Paris au festival d'Aix-en-Provence, de la Scala de Milan au Metropolitan de New-York.

Directeur fondateur du Théâtre national de la Colline à Paris (1987 à 1996), Jorge Lavelli choisit de le consacrer à la découverte et à la création d'auteurs du XX^e siècle, fidèle à son intérêt et à sa prédilection pour un théâtre vivant, inscrit dans notre temps.

Depuis son départ de la Colline, Jorge Lavelli, artiste récompensé par le ministère de la Culture, a monté des spectacles sur des scènes mythiques comme la Fenice de Venise, la Comédie-Française et l'Opéra Garnier de Paris. Lavelli libère l'imaginaire sans crainte de la démesure, tapageuse parfois, mais toujours avec rigueur. Son talent visuel et sonore se double toujours d'un excellent travail sur l'acteur.

En 2007, il entreprend une collaboration fructueuse avec Juan Mayorga en mettant en scène *Chemin du ciel (Himmelweg)* au Théâtre de la Tempête, spectacle pour lequel il reçoit le prix de la mise en scène décerné par la Société des auteurs et des compositeurs dramatiques (SACD).

REVUE DE PRESSE

Télérama

Jorge Lavelli monte *Le Garçon du dernier rang*, intrigante variation en miroir et jeux d'abîmes de l'Espagnol Juan Mayorga, 43 ans, philosophe et déjà auteur de trente pièces. Sur le grand plateau nu, fermé d'un rideau de perles blanches par lequel entrent et sortent les acteurs, juste quatre chaises rouges pour habiller l'action ou être suspendues au mur dès qu'on en n'a plus besoin. Et ce vide, ostentatoire, permet toutes les imaginations, toutes les réécritures du réel. Car c'est précisément de cela qu'il s'agit dans ce texte en mouvement perpétuel où les personnages deviennent les auteurs mêmes de la comédie qu'ils jouent. Se jouent ? En scène, un professeur de lettres qui se serait rêvé écrivain (Pierre-Alain Chapuis, savoureux de roserie et de perversité) et un de ses jeunes élèves (le fameux garçon du dernier rang de la classe) qu'il pousse à l'écriture. Sauf que ledit élève (Sylvain Levitte, stupéfiant de grâce et de cruauté enfantines) n'a pas trouvé mieux que de s'immiscer chez un de ses camarades de lycée et de commencer un roman assassin autour de cette existence petite-bourgeoise, volant l'intimité de son ami sous prétexte de l'aider en mathématiques... Au fur et à mesure des chapitres qui s'écrivent et sont âprement corrigés par le professeur s'entrecroisent ainsi plusieurs mondes : le réel (celui du professeur, des deux élèves), le fantasmé (ce que chacun rêve pour lui ou s'imaginer de l'autre), l'artistique (ce que le jeune écrivain réinvente). Vertigineux maelström entre abstraction et quotidien, réflexion sur la création et récit psychologique complexe, ce très étrange *Garçon du dernier rang* met tout bonnement en scène l'écriture théâtrale, sujet principal de ce spectacle caustique, toujours à vif, interprété avec hargne et humour. Une pièce sur la pièce même. Un exercice virtuose qui finit quand tout commence...

Fabienne Pascaud



Virtuosité, le mot n'est pas trop fort pour qualifier cette belle création qu'est *Le garçon du dernier rang*. Il fallait bien un metteur en scène du talent de Jorge Lavelli pour restituer l'univers de Juan Mayorga. C'est leur deuxième collaboration, et espérons que d'autres suivront. C'est à partir d'une proposition assez simple voire banale que s'enclenche une écriture d'une redoutable précision et d'une forte capacité évocatrice.

Un professeur de littérature, Germain, donne un devoir à ses élèves : racontez votre dernier week-end. Et c'est là que tout se complique tout en restant très clair, grâce à la mise en scène. Le garçon du dernier rang, Claude, rend la meilleure copie qu'il termine par "à suivre". Si Germain, le maître, par son pouvoir donne le départ, c'est bien Claude, l'élève, qui par son savoir maîtrise l'évolution et la chute de son récit. Le pouvoir d'écrire de l'élève échappe au savoir de l'écrit du maître. Pouvoir et savoir s'opposent et se confondent. Et dans cette rencontre paradoxale entre ce qui échappe et ce qui fait retour s'instaure un malaise déstabilisant pour les protagonistes, et désopilant pour nous, spectateurs.

Les qualités d'écriture de Claude sont-elles dues à un véritable don d'observation ou à un voyeurisme pervers ? L'attirance pour la femme de Germain et la mère de Rapha est-elle le fruit de l'amour ou d'un déplacement compensateur d'une mère morte trop jeune ? Toute l'habileté de l'écriture de Mayorga, nous

conduit non seulement à une tentative de réponse à ces questions, mais surtout, et en un même temps, au pourquoi et au comment naît notre questionnement.

Les comédiens sont tous formidables, mais comment peut-on ne pas l'être devant le savoir et l'expérience que requiert un tel travail. Dans le rôle de Claude, Sylvain Levitte est tout bonnement époustoufflant. Tant pis pour les poncifs, mais j'ai eu l'impression de voir naître là, un grand acteur.

Merci et bravo à tous pour ce théâtre qui nous transporte et nous transforme, en nous rendant un peu moins bête en sortant.

Guy Flattot



Il s'appelle Juan Moyorga et c'est l'une des découvertes les plus éclatantes du moment. Après avoir raflé le Prix SACD 2008 de la mise en scène pour *Chemin du ciel* la saison dernière, bluffé Jorge Lavelli qui le désigne ni plus ni moins comme "*un des plus grands dramaturges moderne*", cet éblouissant bretteur des lettres historiques persiste et signe, toujours sous la houlette avisée du maestro, avec un spectacle à l'ironie cruelle sur l'art d'écrire, de séduire et de manipuler.

Dans son univers, aucune pensée lisse et conforme, mais du féroce tout en jeux de miroirs et en flous artistiques. Il ne suffit de presque rien pour qu'une situation banale bascule dans la perversité.

Explorant ses thèmes favoris (imposture, rapport de prédation, perte de l'identité, frustration) sur une trame fragmentée, l'auteur ouvre des pistes avant de laisser l'imagination galoper entre fantasme et réalité.

Seule certitude : si l'écriture à la fois réflexive et railleuse sonde au microscope le désarroi et les ambiguïtés de notre foutraque humanité, la véritable héroïne reste l'écriture théâtrale. C'est ça, la patte Mayorga : une dimension trouble surgie de quelque recoin obscur de l'âme, un regard déstabilisateur sur des zones interdites.

Jusqu'au twist final malin, on ne perd pas une pépite de ce récit psychologique complexe double d'une réflexion sur le doute et la création, d'autant que la mise en scène de Lavelli a la suprême élégance de rester discrète.

Tout en angles vifs, Pierre-Alain Chapuis est parfait en prof de lettres désabusé ; à ses côtés Christophe Kourotchkin, Nathalie Lacroix, Isabel Karajan et Pierric Plathier forment une distribution gagnante un peu éclipsée par Sylvain Levitte, véritable soleil noir de ce drame de la séduction et de la manipulation. A voir et à frémir.

CALENDRIER DES REPRESENTATIONS

LYON

Théâtre des Célestins

Grande Salle

Mardi 23 novembre – 20h

Mercredi 24 novembre – 20h

Jeudi 25 novembre – 20h

Vendredi 26 novembre – 20h

Samedi 27 novembre – 16h et 20h